

Histoire de l'OSE

Les enfants cachés ont la parole

Jean GROSZ

Le Vésinet

Par quelle chance, ou par quel hasard, suis-je encore vivant aujourd'hui?

Ma mère a été arrêtée à Paris et déportée vers Auschwitz en septembre 1942. Elle y a disparu sans laisser de trace. J'avais deux ans. Par la suite, j'apprendrai que je lui avais été extrêmement attaché. Il ne me reste pourtant qu'un grand vide, je n'ai aucun souvenir d'elle. Je ne possède qu'une photo, celle de son mariage avec mon père. On la voit de buste: elle était brune, avec des cheveux mi-longs, et paraissait énergique.

Mon père, lui, a pu échapper à la déportation. Mais il est décédé de la tuberculose en 1957. J'ai très peu vécu avec lui. Quelques souvenirs me restent, et quelques photos. Après son décès, j'ai dessiné son portrait d'après une de ces photos ainsi que d'après mes souvenirs. En revanche, je n'ai pas su faire le portrait de ma mère, il m'aurait fallu connaître les expressions que pouvait prendre son visage lorsqu'elle était encore en vie...

Origines

Mes parents étaient originaires d'Autriche-Hongrie et leur langue était le hongrois. Mon père s'appelait Jacob (Jacques) Grosz. Son patronyme serait, m'a-t-on dit, la traduction hongroise de Cohen. Il était né le 11 janvier 1898 à Santau, une ville devenue roumaine après la Première guerre mondiale. C'est ainsi que sur des papiers d'administration faits en France en 1949, il est précisé qu'il était Roumain d'origine. Sa famille, qui comprenait un rabbin, appartenait à un milieu de lettrés. Mon père évoquait la bibliothèque familiale, et dans son enfance, il avait appris l'écriture gothique allemande.

Ma mère s'appelait Régine Schwarcz, elle était née en 1912 à Ujzorod. Après la Première guerre mondiale, la ville fut intégrée à la Tchécoslovaquie, et après la Seconde guerre mondiale, à l'Union Soviétique, sous le nom de Ujgorod.

Mon père émigra en France vers 1924, date à laquelle l'autorisation de demeurer en France lui fut accordée. Mon père trouva un travail de mécanicien dans une usine de machine à coudre. Je ne sais pas quand ma mère arriva à son tour en France. Je ne sais pas non plus quand elle rencontra mon père, ni à quelle date ils se marièrent. La photo de leur mariage ne porte aucune indication.

Quoi qu'il en soit, ma sœur Georgette est née en 1939. En septembre de la même année, la guerre était déclarée. En 1940, mon père s'est engagé comme volontaire. Fait prisonnier, il s'est évadé pour rentrer à Paris. Et le 18 août 1940, je suis né à l'Hôpital Rothschild.

Mon père avait un frère qui était resté en Hongrie. J'ignore où il se trouvait lors des grandes déportations hongroises de 1944. Longtemps après la guerre, vers 1977-1978, je me suis rendu à Budapest où j'ai été reçu par sa veuve. Elle était très en colère contre le régime communiste qui avait arrêté et exécuté son mari, donc mon oncle, un procureur de la République.

Ma mère avait trois sœurs, l'aînée Léona, la plus jeune Rose, surnommée Rouzsi car elle était rousse, et une troisième dont j'ignore le nom. Toutes les quatre se sont retrouvées à Paris. Léona ne s'est jamais mariée. Celle dont j'ignore le nom était mariée et avait une fille Renée. Elle tenait avec son mari, appelé Strauss, un magasin de chaussures, rue Meslay près de la place de la République.

Quant à Rose, elle épousa un protestant. Elle disait qu'elle l'avait épousé parce qu'il était Hongrois. Il s'appelait Andor/André Szabo (ce qui signifie tailleur en hongrois). Comme il ne voulait pas faire de service militaire, il n'avait pas demandé sa naturalisation française. Il travaillait comme charcutier, rue des Rosiers, et habitait avec ma tante, rue Vieille du Temple.

Mon oncle et ma tante Rose n'avaient pas d'enfants, aussi étaient-ils proches de nous. Et par la suite, notre tante devait jouer un grand rôle dans ma vie et dans celle de ma sœur.

L'arrestation de ma mère

Dès l'automne 1940, les Juifs firent l'objet d'un recensement. Puis un statut leur fut imposé par le gouvernement de Vichy, avec de sévères mesures d'exclusion de la société française. En mai, août et décembre 1941, eurent lieu les premières grandes rafles des hommes, suivies d'internements dans les camps du Loiret. Au printemps 1942, les premières déportations furent organisées vers Auschwitz. Les 16 et 17 juillet 1942, de grandes rafles touchèrent des familles entières. Près de 13. 000 Juifs, dont plus de 4.000 enfants, furent arrêtés et rassemblés au Vel d'hiv. Ils furent ensuite transférés dans des camps du Loiret, puis déportés de Drancy vers Auschwitz. En août 1942, des rafles massives eurent lieu en zone occupée, selon le même processus d'internement et de déportation.

En septembre, le climat était très tendu à Paris. On craignait de nouvelles arrestations. En tant qu'épouse d'un non-juif, ma tante ne se sentait pas en danger, mais elle s'inquiétait pour nous. Elle vint chez nous, 8 rue Le Regrattier, dans le 4ème arrondissement et par précaution, décida de nous emmener ma sœur et moi, chez elle, au 220 rue Saint-Martin. Ma mère ne voulut pas nous accompagner, car elle attendait mon père.

Le jour de notre départ chez ma tante, ma mère a été arrêtée. D'après sa carte (posthume) de déporté politique, elle a été arrêtée le 24 septembre 1942. Ce jour-là, plus de 1500 Juifs roumains furent arrêtés dans la région parisienne.

Toujours selon ce document posthume, ma mère a été internée à Drancy jusqu'au 27 septembre. Elle a été déportée par le convoi n°38 en date du 28 septembre 1942. Ce convoi est arrivé à Auschwitz dans la nuit du 29 au 30 septembre. La date finale portée sur la carte est le 3 octobre 1942, je ne sais pas à quoi elle correspond exactement. Je me souviens simplement que ma tante Rose allumait toujours des bougies en septembre, à l'époque de Rosh Hashana, en souvenir de ma mère.

Mon père racontait que lors de la rafle, il était allé chercher des cigarettes et qu'ainsi il avait échappé à la déportation. En tout cas, mon père ne rentra pas à la maison et il put se cacher pendant toute la guerre, sans doute à Paris.

Quant à moi, d'abord recueilli par ma tante Rose, j'ai ensuite été placé quelque temps chez des bonnes sœurs catholiques. C'est alors que selon un certificat de baptême délivré ultérieurement en 1950, j'aurais été baptisé le 18 octobre 1942 dans l'église paroissiale Sainte-Merry, dans le 4ème arrondissement. Ensuite j'ai été envoyé dans la Sarthe chez une nourrice qui m'a gardé jusqu'à la fin de la guerre en France, en 1944.

Après la guerre

Après la guerre, lors de mon retour à Paris, j'ai d'abord eu la chance de pou-

voir rester quelque temps chez ma tante Rose. Je me souviens que mon oncle m'avait monté un vélo et que j'en faisais régulièrement au Plateau Beaubourg. À l'époque, mon autre tante maternelle, Léona avait recueilli sa nièce Sylvie, dont les parents étaient morts en déportation. Plus tard, lorsque Sylvie se mariera, elle émigrera en Israël et Léona l'accompagnera. Tante Rose avait aussi recueilli une nièce, ma cousine Renée, dont les parents avaient de la même façon disparu en déportation. Il était donc impossible de rester indéfiniment chez elle.

Mon père vivait alors dans un petit appartement, 33 rue de Volta dans le 3e. Il avait un emplacement de brocanteur/marchand forain au Carreau du Temple, en face de la mairie de l'arrondissement, et plus tard à Saint-Ouen. Il vendait de la confection pour hommes et femmes. Il était très occupé, sa vie n'était pas facile, et il ne pouvait s'occuper de nous. Tout ceci explique que j'ai rarement vécu avec mon père.

L'OSE

En 1946, j'ai été placé au Château de Maubouisson, à Saint-Ouen-l'Aumône, près de Cergy-Pontoise. Le château était entouré d'un grand parc, et j'aimais l'atmosphère de la maison. J'aurais souhaité y rester, mais mon père en a décidé autrement.

En 1947, mon père a été naturalisé Français. Il avait transformé l'appartement de la rue Volta en atelier et s'était installé rue Saint-Paul avec Bina Trevak, une Polonaise dont le mari avait disparu en déportation. Bina Trevak avait une fille, Ginette, trois ans plus âgée que moi. Mon père avait alors souhaité nous reprendre ma sœur et moi. Mais l'entente entre les trois enfants se révéla difficile. De plus cette femme ne pouvait en aucun cas remplacer ma mère. Et mon père ne pouvait pas davantage s'occuper de nous qu'auparavant.

Ma sœur et moi avons donc de nouveau été placés dans une maison de l'OSE. Quelle jalousie pouvions-nous ressentir ! Ginette à la maison et nous dehors!

De temps en temps, mon père essayait de nous reprendre à la maison, mais cela ne durait jamais.

En 1948, je me suis retrouvé à Boissy-Saint-Leger dans une nouvelle institution de l'OSE très religieuse. J'y ai appris l'hébreu, ainsi que les prières qu'il fallait réciter chaque jour. J'y suis resté un peu plus d'un an. En 1950, j'étais au château de Méhoncourt, au Mans. Dans mon souvenir, le parc était immense. Or récemment, je m'y suis rendu pour une visite d'anciens: le château est devenu une caserne de CRS, et le parc m'a semblé bien petit.

Entre 1950 et 1954, j'étais encore et toujours dans une autre maison de l'OSE, Les Glycines, à Draveil, dans l'Essonne. J'avais alors un « parrain » américain, qui m'envoyait des colis. C'est ainsi qu'un jour j'ai reçu deux chemises et une dinde en conserve que j'ai partagé avec mes camarades.

J'étais entré en 6ème avec retard, mais je travaillais bien. Par ailleurs, un moniteur continuait à m'enseigner l'hébreu, et en 1952, j'ai fait ma bar mitzva à Paris, à la synagogue de la rue Montevideo, dans le 16e. De cette époque date une photo sur laquelle je suis avec ma tante, qui, depuis la guerre, se montrait particulièrement peureuse dans les rues de Paris.

En 1952, je suis devenu 'pupille de la Nation' en raison de la disparition de ma mère pendant la guerre. Dorénavant je pouvais rejoindre les colonies de vacances réservées aux 'pupilles' sous l'auspice du Ministère des Anciens Combattants. Je suis allé en Vendée à Noirmoutier, dans le Midi au Lavandou, et même en Suisse. J'aimais bien, cela me changeait des maisons de l'OSE où mes camarades de pensionnat continuaient à passer leurs étés.

Vers 1950-1952, mon père contracta la tuberculose. Il n'a jamais pour autant cessé de fumer, ce qui n'arrangeait pas son état. Alors que j'étais pensionnaire à Draveil, il séjourna non loin de là, à Champrosay, pour une cure. De ce séjour, date une petite photo de mon père assis près de moi dans la campagne. Cependant, lorsque j'allais lui rendre visite, le plus souvent, je le trouvais couché.

Le Vésinet

En 1954, muni de mon certificat d'études, je suis entré, pour un dernier et long séjour, dans une maison de l'OSE au Vésinet. Je devais y rester quatre ans.

C'est l'époque où j'ai dessiné des portraits de garçons pensionnaires comme moi.

En 1957, son état s'étant aggravé, mon père a été hospitalisé à Paris, à l'Hôtel-Dieu. Le directeur de la maison du Vésinet ne voulait pas que je lui rende visite à cause du risque de contagion. Mais par un hasard extraordinaire, je me suis retrouvé à mon tour à l'Hôtel-Dieu pour une péritonite, et mon père est venu me voir. Nous nous sommes alors vus, sans le savoir, pour la dernière fois.

Le 10 septembre 1957, mon père est mort. Il a été enterré au cimetière de Bagneux. L'enterrement avait été organisé par la société des marchands forains de Saint-Ouen à laquelle mon père avait adhéré de son vivant. Les prières traditionnelles furent récitées. J'avais 17 ans, j'étais dorénavant orphelin de mes deux parents.

Après l'OSE

Un an après la mort de mon père, en 1958, je quittai la maison du Vésinet et je m'installais à Paris, dans l'appartement de la rue Volta. À l'OSE, j'avais appris à m'occuper de toutes les choses du ménage et je savais me débrouiller. Ma tante Rose venait me voir souvent. Je travaillais pour gagner ma vie et je dessinais un peu.

C'est alors que j'ai dessiné le portrait de mon père, de mémoire et en m'aidant de ses photos. Le portrait est sévère, tragique : mon père ne riait jamais. En 1959, j'ai fait mon autoportrait et je n'y souriais guère...